

Culture



Open the Social Sciences : Report of the Gulbenkian Commission on the Restructuring of the Social Sciences, **Immanuel WALLERSTEIN et al., Stanford, CA : Stanford University Press, 1996, 105 pages, 10,95\$ US (broché), 37,30\$ US (relié)**

Gérard Baril

Volume 17, numéro 1-2, 1997

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1084038ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1084038ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Canadian Anthropology Society / Société Canadienne d'Anthropologie (CASCA),
formerly/anciennement Canadian Ethnology Society / Société Canadienne
d'Ethnologie

ISSN

0229-009X (imprimé)

2563-710X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Baril, G. (1997). Compte rendu de [*Open the Social Sciences : Report of the Gulbenkian Commission on the Restructuring of the Social Sciences*, Immanuel WALLERSTEIN et al., Stanford, CA : Stanford University Press, 1996, 105 pages, 10,95\$ US (broché), 37,30\$ US (relié)]. *Culture*, 17(1-2), 124–125.
<https://doi.org/10.7202/1084038ar>

Tous droits réservés © Canadian Anthropology Society / Société Canadienne d'Anthropologie (CASCA), formerly/anciennement Canadian Ethnology Society / Société Canadienne d'Ethnologie, 1997

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

IV, pp. 68-85), la linguistique confirme que les Bourouchos sont bien les plus anciens habitants de la région (ouvrage de référence : G. Fussman, *Atlas linguistique des parlers dardes et kafirs*, 2 vol., Paris : École française d'Extrême-Orient, 1972). Mais on a guère de renseignements sur la période antérieure à la fin du 18^e siècle. À partir de cette période, chroniques historiques et témoignages de voyageurs et d'officiels britanniques permettent de se faire une idée des lignées dynastiques et des luttes pour le pouvoir régional. Tout cela nous est raconté par le menu, ainsi que les modifications politiques consécutives à l'intégration du territoire de Yasin au Pakistan.

Les chapitres suivants invitent le lecteur à découvrir les divers aspects de la vie quotidienne de la vallée : le cycle des saisons, l'agriculture, la faune, la nourriture et les drogues (chapitre V, pp. 87-97), l'instruction, les divertissements, les fêtes, les cérémonies et le cycle de la vie humaine (chapitre VI, pp. 99-116), les techniques hydrauliques et agricoles, les biens de fabrication, l'artisanat et l'habitat (chapitre VII, pp. 117-148). Dans le dernier chapitre (pp. 149-173), l'auteur en vient à sa spécialité, la langue, et brosse un tableau du bourouchaski de Yasin, après avoir indiqué ce qui le différencie du dialecte de Hunza. Quelques pages sont consacrées à la littérature et aux contes, dont deux sont donnés en transcription phonétique avec mot à mot juxtalinéaire et traduction suivie. Ce chapitre forme désormais l'outil de référence le plus commode sur le bourouchaski de Yasin. La conclusion (pp. 175-177) revient sur les différences entre Yasin, restée à l'écart du développement, et les régions environnantes ; elle insiste sur le courage des Yasinais, qui survivent dans des conditions géographiques et climatiques très difficiles, et sur leur bienveillance.

À l'exception du dernier chapitre, l'ouvrage se lit d'une traite et donne au lecteur l'impression d'avoir fait un séjour à Yasin. Consacré à une région encore épargnée par la brutale irruption de la postmodernité qui bouleverse le Pakistan, il évoque, par le ton et le style, à la fois les récits de voyage du siècle dernier et l'ethnographie coloniale britannique, mais sans la naïveté des premiers ni les préjugés de la seconde.

Le livre comporte deux index (*varia notabilia* et noms propres) et une bibliographie sommairement commentée.

❖ *Open the Social Sciences : Report of the Gulbenkian Commission on the Restructuring of the Social Sciences*, Immanuel WALLERSTEIN et al., Stanford, CA : Stanford University Press, 1996, 105 pages, 10,95\$ US (broché), 37,30\$ US (relié).

Par Gérald Baril

INRS-Culture et Société

Ce livre constitue le rapport d'une commission mise sur pied en 1993, par la Fondation Calouste Gulbenkian de Lisbonne, avec pour mandat d'examiner la situation actuelle des sciences sociales et de proposer des avenues de réorganisation intellectuelle et structurelle. Après avoir montré comment les principales disciplines des sciences sociales se sont mises en place depuis la fin du 18^e siècle, les chercheurs réunis sous la direction de Immanuel Wallerstein concluent à la désuétude de la traditionnelle organisation par disciplines et à la nécessité pour les praticiens des études sociales de prendre l'initiative du changement qui s'impose.

La commission rappelle que les sciences sociales, depuis leurs origines jusqu'à 1945, ont partagé le but de la science moderne : la connaissance systématique du monde à travers la recherche d'une vérité non plus révélée mais empiriquement validée. Les sciences sociales ont ainsi pris leurs distances vis-à-vis de la philosophie et se sont plutôt rapprochées des sciences de la nature, reconnues comme sciences étalon. Ce qui n'appartenait ni aux sciences de la nature ni aux sciences sociales fut relégué dans l'univers des humanités (ou des belles-lettres) ou d'une philosophie en quelque sorte « émasculée ».

Les disciplines des sciences sociales furent donc marquées par les mêmes prémisses qui ont fondé la science moderne. Elles ont adopté le modèle newtonien affirmant la symétrie entre le passé et le futur et la possibilité d'atteindre la certitude. Elles ont adhéré à un cartésianisme dualiste opposant nature et humanité, matière et pensée, monde physique et monde symbolique. Le 19^e siècle, caractérisé par l'institutionnalisation du savoir et la professionnalisation des scientifiques, a vu ce rapprochement entre les sciences sociales et les sciences de la nature atteindre son apogée. Les penseurs du social les plus influents, tels Auguste Comte et John Stuart Mill, contribuèrent à diffuser largement une vision selon laquelle la science conduit à la découverte de la réalité objective par sa méthode qui permet un regard sur le monde *extérieur au monde*, tandis que la philosophie serait réduite à une activité de cogitation et à la production d'écrits témoignant de ses cogitations.

Toutefois, depuis le milieu du 20^e siècle, toujours selon les membres de la commission, il est devenu de plus en plus clair que la science n'est pas *extérieure au monde* et les sciences sociales se sont repositionnées, ou inscrites, pourrait-on dire, dans un mouvement oscillatoire entre la science empirico-formelle et la spéculation philosophique. Aujourd'hui, les sciences sociales seraient confrontées à la fin d'un type de rationalité se nourrissant de certitudes et seraient appelées à mettre davantage l'accent sur le complexe, le temporel et l'instable, de même qu'à s'engager résolument dans une dynamique transdisciplinaire, d'où pourrait poindre une nouvelle intelligibilité de l'expérience humaine, à la fois liée à l'évolution de l'univers et particulièrement autonome à l'égard de cette évolution.

Autrement dit, les auteurs veulent attirer l'attention sur le lien entre le positionnement intellectuel des sciences sociales et leur organisation institutionnelle. La distinction des sciences sociales par rapport aux disciplines dites non scientifiques, de même que la distinction des diverses disciplines des sciences sociales entre elles, reposerait sur une logique obsolète puisque les sciences de la nature ne peuvent plus servir de guide ultime pour juger de la valeur d'une démarche de connaissance du monde social. Dans cette perspective, ils proposent d'encourager quatre types de développements structurels dont les chercheurs en sciences sociales peuvent se faire les promoteurs :

1. l'augmentation du nombre d'institutions, universitaires ou associées aux universités, qui permettent à des chercheurs de divers horizons de travailler ensemble à des thèmes prioritaires ;

2. la mise en place de programmes de recherche, au sein des universités, qui transcendent les frontières traditionnelles, se donnent des objectifs intellectuels spécifiques et soient dotés de fonds pour une période limitée (environ cinq ans) ;

3. la généralisation de l'engagement conjoint de professeurs, pour en arriver dès que possible à ce qu'un professeur d'université enseigne habituellement dans au moins deux départements et à ce que chaque département accueille au moins vingt-cinq pour cent de professeurs dont la formation est dans une autre discipline ;

4. la multiplication des possibilités de travail conjoint pour les étudiants gradués.

Outre ces mesures servies en exemples, la Commission Gulbenkian pour la restructuration des sciences sociales affirme que les enjeux de la restruc-

turation imminente doivent être débattus ouvertement et sans délai par les chercheurs de toutes les disciplines des sciences sociales, de manière à ce que l'orientation du changement soit prise en charge par les acteurs les plus concernés, et non par un appareil gestionnaire dont les objectifs propres sont parfois étrangers à l'avancement du savoir.

Note

1. Six chercheurs des sciences sociales : Immanuel Wallerstein (président), Calestous Juma, Jürgen Kocka, Kinhide Mushakoji, Peter J. Taylor et Michel-Rolph Trouillot ; deux des sciences de la nature : Evelyn Fox Keller et Ilya Prigogine ; deux des humanités : Dominique Lecourt et V.Y. Mudimbe.

❖ *Peuls nomades. Études descriptives des Wodaabe du Sahel Nigérien*, par Marguerite DUPIRE, Paris : Karthala, 1996, 336 pages (broché)

Par Suzanne Champagne

Marguerite Dupire est certes une ethnologue chevronnée qui a consacré de nombreuses années à étudier les sociétés peules, nomades et sédentaires, d'Afrique sahélienne. Par conséquent, la réédition de sa monographie descriptive classique des *Wodaabe* du Niger, réalisée au début des années 1950, trouve ici justification, d'autant que l'intérêt scientifique pour les sociétés peules ne s'est jamais démenti, comme l'atteste l'abondance des ouvrages qui continuent de paraître. De plus, comme l'anthropologie actuelle boude le genre monographique, il devient une denrée rare pour l'étudiant africaniste qui veut se familiariser avec ce type d'étude. L'ouvrage reposant sur une documentation inédite et des enquêtes de longue durée, sa réédition en valait la peine.

On a souvent reproché aux ethnologues de cette génération de ne pas dévoiler les conditions et le contexte de travail dans lesquels ils ont recueilli leurs informations. Dupire n'échappe pas ici à cette critique. En effet, aucune notice méthodologique ne permet d'apprécier sa démarche d'enquête. Loin dans l'introduction, elle précise que son étude n'a porté que sur les *Wodaabe* de l'Ader et du Damergou (Niger). Par ailleurs, la nouvelle édition rassemble des compléments d'informations, suite à des enquêtes réalisées dans les années soixante chez les Peuls de Guinée, du Sénégal et du Cameroun. Dans un but évident de comparaison pour faire ressortir des variantes culturelles,